

and Harold Troper's *None is too many: Canada and the Jews of Europe, 1933-1948* (Toronto: Lester & Orpen Dennys, 1982), the result is a distortion. Abella's point is that few Canadians knew about the horrible plight of European Jewry, and most of those who did know didn't care.

Unfortunately, Bob's somewhat contrived reaction fits with the lop-sided moral world displayed by the rest of the book. He and his family are almost nauseatingly understanding, sensible and kind. David Harris is only bad because he misses his family. All the "evil" in the child characters is concentrated in a stereotypical school bully. And all the evil in the adult characters is concentrated in the Germans, who not only bomb Jewish children, but also sink the *City of Benares*, a ship filled with child evacuees. Then only does Mr. Williams "shout. . . about butchery. 'They did the same in the last war,' he said" (p. 41). Yet King's bland and non-committal reply to Bob's letter is never discussed.

We hope that the Holocaust has taught us that evil cannot be pushed away: it is part of us as well as "them." After all, the shock of recent publications about Canadian war-time treatment of Japanese-Canadians and European Jews is that we — the "good" guys — were racist too. That Bilson fails to convey any sense of moral ambiguity is a serious flaw.

Margery Fee teaches English and Canadian literature at the University of Victoria; she contributed an article, "Romantic Nationalism and the child in Canadian Writing", to CCL in 1980.

MYSTÈRE ET DIGNITÉ DU ROMAN

Les envûtements, Daniel Sernine. Montréal, Paulines, 1985. 107 pp. 5,95\$ broché. ISBN 2-89039-976-1.

La trame de ce récit est calquée sur l'Histoire, et l'histoire se déroule en moins d'un mois, fin printemps 1758 en la Nouvelle France juste avant sa conquête, à une génération près de la Révolution qui couve — les deux Frances, patrie en proie aux tisons des insatisfactions, et la nouvelle, assiégée dans son immense étendue. Les noms de Deerfield, de Détroit, voire de la Louisiane, les courtes trêves qui emportent officiers et jeunes conscrits, seigneurs et valets de ferme, tous résonnent à St. Imnestre, village attenant à Neubourg avec sa haute et sa basse ville sur les rivages du Paskediac, tributaire du grand fleuve.

Le climat sévère et les long hivers s'entrelacent avec ces guerres intermittentes, mais déjà intercontinentales; la famine, physique et morale, menace toujours. Sinon très loin de Québec avec son gouverneur et ses prétentions, nous sommes dans une mini-société, soeur de celles de provinces françaises, également séparées du faste de Versailles.

Mais le premier plan découvre l'histoire de trois jeunes gens: Florian Davard, Thomas Michay et surtout de Martine Vignal qui, malgré la mort imminente de son grand-père Didier Vertin, rejoint les deux garçons issus de familles ennemies. Le printemps tarde, pourtant la vivacité de Martine, sa joie de vivre et sa force de caractère pétillent contre le dégel de la Michikoucook.

Les Davard, seigneurs brûlés par d'amers souvenirs de leur déchéance et d'histoires louches, et les Michay, cultivateurs, sont ennemis jurés depuis des générations. Martine pourrait faire le pont par sa simplicité et son honnêteté. Les parentés et les rapports sont nets, mais les lacs des inimitiés, des doutes et des rancunes se nouent dès la disparition de trois bêtes — un coq, un faucon et le vieux chien Voltaire. Le coq, c'est les Michay, terriens assez prospères; le faucon représente les anciens airs et préoccupations seigneuriales des Davard. Voltaire, serait-ce non seulement le vieil animal qui va s'éteindre à la même heure que le vieux Bertin, mais aussi le déclin de la raison dans le pays maternel?

En effet, on apprend que la vieille, Palmyre Davard, habitant sa misérable cabane aux franges du village et de la famille, est sorcière, à la fois branche des antiques pratiques noires, souche des crimes qui vont se dérouler sur la butte dominant le hameau. Hallucinée autant par les souvenirs que par les champignons qu'un jeune Davard lui rapporte du lointain sud, elle sollicite, dans un vaudou septentrional, les puissances du mal qui avaient occupé ce site dominé par un chêne séculier sous lequel les Abénaquis avaient pratiqué leurs rites avant leur dépayement.

Palmyre Davard, quasi-aveugle, dure et hébétée par le souffle de la vengeance, et Martine, clairvoyante, vigoureuse et troublée par des visions qu'elle reconnaît avec crainte et douceur, sont les étoiles binaires du récit. Palmyre tue et sera tuée par la foule des habitants enragés; Martine survivra dans une tendre tristesse car elle sait que Florian ne reviendra pas des guerres.

Le récit est rapide, pourtant il y perce un sens du tragique. Si le lecteur adulte en dégage un commentaire sur la marée des événements personnels, reflet du plan grandiose des empires, Sernine ne propose aucune petite morale didactique. Au contraire, il crée des amitiés sensibles, des rapports familiaux et sociaux sous un cachet historique demeurant parfaitement accessibles aujourd'hui. L'on rentre dans l'esprit des personnages de premier plan tout en ressentant la poussée du temps. L'ironie du glorieux départ des jeunes militaires sur le fleuve où le vent gonfle les voiles à bannières fleur-de-lysées sous un ciel qui promet le printemps est une touche pathétique, mais légère, attristante pour Martine, assagié par la souffrance et la violence. Sernine soumet le pittoresque au sens humain du mystère du mal.

Les huit chapitres, en moyenne de quinze pages, développent avec une admirable netteté les images et thèmes proposés dans le prologue intitulé "Au déclin du jour." Les jeunes lecteurs sauront aiguïser leurs sensibilités aux rapports liant les personnages et les circonstances, la circularité des situations, et l'annonce thématique ou narrative des six premières pages.

Convaincue que nul texte condescendant ou mal lettré n'est propre à offrir à nos jeunes contemporains, je trouve ici que les images de la nature, plutôt en grisaille, sont toujours économes, souvent poétiques et parfois saisissantes. Le mystère et le frisson dépassent le simple roman-policier. Les articulations ainsi que la syntaxe de l'initiation de cette jeune fille au monde des aïeux, des bonnes intentions qui fléchissent et la tentation des rancoeurs sont nouées avec discrétion.

Il s'agit également d'un mini-roman fleuve, car quatre autres récits complètent le cycle, la suite (située au début du vingtième siècle) ayant paru en 1984. La séquence recouvre donc une dizaine de générations, depuis la grandeur des premiers colons jusqu'aux lueurs de notre époque. Sernine engage ses lecteurs par son art narratif, mais aussi par la dignité qu'il accorde à sa prose.

Le papier est bon, la typographie élégante, et — *mirabile dictu* — une seule coquille est même envoûtante.

Marthe LaVallée-Williams est professeur de langue et littérature françaises à Temple University, Philadelphie, Pennsylvanie. Elle se spécialise dans la fiction et le théâtre des dix-septième et vingtième siècles, notamment Camus et l'art narratif.

A MORAL FABLE

Willie the squowse, Ted Allan. Illus. Quentin Blake. Puffin Books, 1980. 80 pp. \$2.95 paper. ISBN 0-14-03.1160-2.

Though Ted Allan is certainly known in his native Canada — his screenplay *Lies my father told me* was nominated for an Academy Award in 1976, and his novel *Love is a longshot* won the 1984 Stephen Leacock Medal for Humour — he has spent much of his time since 1955 in Britain, where his credits include the stage version of *Oh! what a lovely war*. *Willie the Squowse* first appeared in 1973, in *The Times Saturday Review*, as a winner of *The Times Children's Story Competition*; and was included the following year in *The Times Anthology of Children's Stories*.

The story features an *Allouette*-humming, acrobatic, half squirrel, half mouse named Willie who, mistakenly abandoned after his owner and friend Joe learns that a squowse “just isn't box-office,” lives in the wall dividing the homes of the middle class Pickerings and the slum class Smiths. The Pickerings stuff their stock dividends into a hole in the wall for safekeeping and Willie, becoming “a sort of banker,” uses the #10 notes to plug a hole into the Smith home and so block out the aroma of the cheese Mrs. Smith is using to lure him to his death. Willie's makeup thus combines and moderates the squirrelish tendency